

Jeunesse maltraitée

par le Dr Baudouin Petit, pédiatre, médecin scolaire.

La rumeur des écoles qui parvient à ceux qui n'y sont plus, ou n'y ont plus d'enfants, les laisse souvent perplexes, parfois irrités. Erreur de perspective ? Peut-être, mais si l'information des aînés est indirecte et fragmentaire, elle bénéficie d'un recul qui manque aux plus jeunes : enseignants, élèves ou parents.

Des comparaisons s'imposent. L'école des années 50 et 60 avait ses défauts mais c'était une école paisible. Elle enseignait le respect de l'autre. Les comportements violents étaient exceptionnels et — chez les élèves — immédiatement sanctionnés. La plupart des enseignants jouissaient d'un prestige certain et d'une autorité morale. Leurs décisions, peu contestées, pouvaient compter sur l'appui des directions d'établissement. Les élèves qui restaient à l'école à midi profitaient d'un réfectoire. Et, détail qui n'est pas sans signification, les toilettes étaient relativement propres.

Certes, les professeurs faisaient cours *ex cathedra*, mais personne n'hésitait à demander des explications, et les obtenait en général. Nous disposions de livres scolaires d'une qualité remarquable, surveillée par le ministère de l'Instruction publique, et mis à jour presque chaque année.

Evidemment, certaines choses devaient changer. On a voulu favoriser le dialogue, le travail personnel, libérer l'initiative, adapter l'enseignement à la diversité des personnalités. Nous avons eu le rénové et Mai 68. Où en sommes-nous aujourd'hui ?

J'ai vu dans le secondaire mes filles déchiffrer péniblement des photocopies de textes manuscrits, étudier des cours ronéotypés bourrés de fautes d'orthographe ou de grammaire, de contresens et d'erreurs de contenu. Je me suis dit que seuls les enfants de parents attentifs et formés avaient une chance raisonnable de garder leurs distances par rapport à ces brouillons. Le fils de mineur turc, la fille d'immigrés marocains n'en avaient pratiquement aucune.

J'ai rencontré des enseignants démotivés, découragés, épuisés, déprimés, ou cessant tout effort dès qu'ils étaient *nommés*. J'ai parlé avec d'autres animés par la passion d'enseigner, mais au chômage, exclus par ce protectionnisme *social*. J'ai entendu des professeurs d'université dénoncer la baisse de niveau catastrophique des diplômés d'humanités.

J'ai su que des enfants étaient brimés, volés, attaqués, ranconnés, et que l'école n'intervenait pas. J'ai appris l'enfer des profs menacés, agressés par de jeunes délinquants qu'on laisse terroriser la classe.

J'ai vu des centaines d'enfants manger leurs sandwiches assis par terre, en rue ou dans les passages d'une galerie marchande proche de leur école. Et, comme médecin, je soigne des constipations et des infections urinaires, liées à la répugnance qu'inspire la saleté des toilettes scolaires.

Comment comprendre cette dégradation globale et massive ? Les syndicats soulignent l'avarice des pouvoirs publics. Mais d'autres nations plus pauvres ont de moins mauvais résultats. Ce qui démontre que le mal est plus profond.

Une école qui n'offre pas un minimum de sécurité, d'hygiène, de propreté, qui dispense un enseignement sans rigueur, indigne de confiance, qui délivre des diplômés insignifiants, cette école témoigne d'un effarant mépris de l'enfance et de la jeunesse.

J'ai connu l'ennui d'un programme rigide et démotivant, insensible aux préférences personnelles, préparant mal à comprendre le monde et à y intervenir. J'espérais mieux pour mes enfants et petits-enfants. Dieu merci, des progrès notables ont été faits, il y a d'excellentes écoles et des enseignants admirables. Mais ailleurs, le stress ou la violence, des professeurs incapables ou dépassés, l'hygiène scolaire inexistante devraient se décrire en termes de maltraitance.

Une maltraitance si répandue qu'elle compromet la fonction égalitaire de l'enseignement, faite d'attention

aux plus faibles, aux moins doués, aux défavorisés. A cet égard, l'abandon à grande échelle des manuels scolaires est une fausse économie et une lubie réactionnaire, honteuse pour un pays avancé. Le résultat ne s'est pas fait attendre : au sortir de leurs humanités, des élèves restent incapables de rédiger et même de comprendre un texte, ce qui correspond à l'une des définitions de l'illettrisme. Qui peut ignorer la lourde responsabilité des carences de l'école dans le chômage des jeunes ?

La réforme de l'enseignement espérait combattre l'autoritarisme, trop souvent confondu avec l'autorité. A la faveur de cette confusion, des désordres ont surgi, graves et persistants. Or la justice et la promotion sociale sont inconcevables sans ordre. Ce qui explique que les enfants les plus pauvres, les plus marginaux ont été les premières victimes de la démission des adultes, notamment dans les quartiers d'immigrés.

Comme si l'école pouvait se borner à fournir aux enseignants un revenu, à remettre aux enseignés un diplôme légal, symbolique et sans valeur, comme si son rôle n'était pas d'ouvrir tous les jeunes, sans exception, sans exclusions, à la totalité du monde réel. ●



L'école des années 50 et 60 avait ses défauts mais c'était une école paisible. Elle enseignait le respect de l'autre.